

OLIVIER RODRIGUEZ

LA VIE TERRIBLEMENT ORDINAIRE DE JOSE PALDIR



Olivier Rodriguez

La Vie terriblement ordinaire de José Paldir

Nouvelle d'auto-fiction néoréaliste

© Olivier Rodriguez, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9423-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ne nous prenons pas au sérieux. Il n'y aura pas de survivants.

Alphonse Allais

Générique de début : *The braying mule*, Ennio Morricone

CHAPITRE 1

Prolégomènes

C'que j'fais ? À part regarder tomber la pluie, pas grand-chose. Pour être précis, je la regarde ruisseler le long des balcons de l'immeuble d'en face, celui aux murs couleur d'ennui. C'est une pluie froide, poisseuse, oblique, qui arrive directement d'un ciel malade. Non seulement l'endroit n'est pas folichon, mais il est même franchement laid, sans âme, d'un gris de cendres, comme dans certaines chansons de Piaf ou de Fréhel. C'est Le Havre, la ville où les nuages chialent sans raison. Une ville sans printemps, sans été, où le vent souffle continuellement. Un bled tellement rébarbatif qu'on se croirait ailleurs. Depuis les vitres embuées de ma croisée, j'ai une vue imprenable sur ma vie et sur le troquet hors d'âge situé au coin de la rue. « Les Fleurs du malt », qu'il s'appelle. Un repaire de paumés, de marins à la retraite, d'ouvriers aux allures incertaines et de chômistes sans velléités. Tous beurrés comme la Normandie, tous patinés au Calva, lustrés au p'tit blanc et en pleine fermentation. Je les mate régulièrement, ces kolkhoziens du mal-être, têter leurs clopes et gerber leurs excédents. C'est pas choucard, j'en conviens, mais ça me fait toujours une occupation.

Ce soir, le cul vissé à mon vieux tabouret et le nez collé au carreau fendu, comme bien souvent, j'observe les flaques dans lesquelles flottent les mégots et dansent les lumières. J'aime bien les regarder naviguer le long de ce pauvre trottoir raboté par des générations d'ivrognes. Faut dire que j'ai l'temps... Depuis que j'ai perdu mon boulot, tout c'que j'ai à faire, c'est squatter une solitude de plus en plus longue. Alors, en attendant que ma vie recommence, je bulle, je glande, je traîne... Normal, j'suis chômeur. Oh, je sais, c'est rien, puisque c'est même pas un métier... Du coup, comme je suis incroyablement occupé à ne rien faire et que je ne parle à personne, les gens du quartier me détestent. Ça m'est égal... De toute façon, vivre en bonne intelligence avec des abrutis, moi, j'sais pas faire. D'ailleurs, tout m'est égal depuis que mon ex-femme m'a quitté sur un coup de téléphone, un soir d'été. Vous avez bien lu, sur

un coup de téléphone. Dix ans de vie commune et cinq de mariage balayés d'un coup de portable, juste comme ça. C'est peut-être pas croyable, mais c'est ma vérité (la vérité, c'est bien ce qu'on croit, non ?). Vous imaginez l'ampleur du sinistre ? Tout ce qu'elle m'a dit, c'est qu'elle avait un besoin urgent de mon absence et que le divorce, pour elle, c'était le statut de la liberté. Rien de plus. Après avoir raccroché, j'étais resté là, assis sur les rives du silence, l'âme au bord des yeux et le cœur en crue... Néantisé.

Pardon ? Si je l'avais vu venir ? Pas du tout. Pour tout vous dire, je croyais même que notre couple avait tout d'un bonheur arrivé à maturité... C'est qu'on peut se tromper, hein ? Remarquez, depuis la nuit des temps, c'est ainsi que va le monde : y'a toujours une moitié qui traumatise l'autre. Comment ? Ce qu'elle représentait pour moi à l'époque ? Vous répondre m'est aujourd'hui bien difficile... Je dirais... Tout, certainement. Oui, tout... Et pour moi, à l'époque, c'était beaucoup.

Oh, je sais... Tout cela est d'un banal affligeant... Comme je sais qu'on abandonne les clebs en juillet... Depuis, j'ai l'impression que je provoque sans cesse la malchance et que cette garce me bat systématiquement à plates coutures. Faut dire que la dégringolade et les calamités, ça va vite. C'est un peu comme les dominos, on en pousse un, et tout suit. Vous voyez ? Ça a commencé par la perte de mon boulot, quelques semaines après cette annonce funeste. À l'époque, j'étais spécialiste en immobilier d'investissement. Un truc qui payait bien et qui faisait tomber, quand ça rigolait, dans les 5 000 sacs par mois. Du confortable, quoi. Je vous parle du temps où il faisait bon vivre et où respirer me faisait encore un bien fou. Et puis, quand la boîte a été restructurée, que ma déprime a fait chuter mon rendement et que le silence est devenu ma principale éloquence, j'ai été remercié, comme d'autres. C'est là que les choses se sont gâtées et que la demi-vedette de quartier que j'étais est tombée dans le plus vache des anonymats : l'oubli. Depuis, les mois passant, nostalgique dès la veille, mes larmes coulent plus souvent dedans que dehors et les médocs sont mes seuls compagnons d'infortune puisque je n'ai plus les moyens d'avoir des proches. Résultat, il n'y a plus personne dans ma vie, moi compris.

Enfin, j'exagère un chouïa. Parce que des potes, il m'en reste quelques-uns, dont Thierry, la quarantaine bien tassée, comme moi.

Il a encore belle allure, mon Thierry : pas de régulière, pas de gosse (pourquoi s'encombrer ?), 1,91 m de culture tranchante, l'ironie comme armure, la mise

toujours soignée, le sourcil en accent circonflexe, le corps sec, avec juste une petite bouée autour du ventre. Vous savez, celle qu'arborent les personnes entre deux âges (mais pas exactement au milieu quand même) qui n'ont pas renoncé à temps aux pâtisseries ou aux plats en sauce. Nous deux, c'est une vieille histoire puisque ça remonte à la fac. Lui en lettres, moi en éco... En fait, on se connaît depuis toujours, sauf qu'en ce temps-là, nous ne le savions pas. Après ses études littéraires, comme tous ceux qui les réussissent mais qui pensent manquer de talent pour devenir écrivain, il est devenu critique, « le Grand ». Et ça fait vingt-cinq piges qu'il vit de son opinion en la vendant aux canards et aux radios du coin. Plutôt bien d'ailleurs. Depuis cette époque, sa silhouette n'a guère changé. C'est à peine si ses traits se sont creusés et si son front a pris quelques rides.

Comment ? Oui, maintenant que vous me le dites, c'est vrai, y'a ses joues... Désormais, elles sont celles d'un homme qui a perdu l'habitude de rire et d'un hypersensible qui fait tout pour feindre l'indifférence. Des choses de peu d'importance quand le caractère garde ses traits principaux. En l'occurrence une générosité proverbiale, une lucidité effrayante et une fidélité en amitié comme je vous en souhaite. Ce qui me touche le plus chez lui ? Bonne question... Je dirais... D'abord son sens du modernisme, car quand il change totalement ses meubles de style Régence, c'est pour du Directoire. Ensuite, certainement la conscience aiguë qu'il a de sa condition. Celle qui fait qu'il n'ignore pas qu'il s'est abandonné en cours de route et qu'il a trop amassé de temps perdu pour partir à sa recherche. J'aime sa pudeur aussi, et sa sensibilité par trop exacerbée... Faut dire qu'à des niveaux pareils, ça frôle l'infirmité. Pour schématiser, Thierry, c'est un malhabile de ses sentiments, un peu comme d'autres le sont de leurs mains, si vous voyez ce que je veux dire. Mais évoquer mon grand copain sans évoquer son mode de vie serait un non-sens. Car c'est un noctambule « le Grand », un vrai qui répète à l'envi : « L'obscurité et les lumières artificielles, c'est mon royaume. J'ai toujours été comme ça... Dès que j'ai vu le jour, j'ai préféré la nuit ! » Oui, il est comme ça « le Grand » : la nuit, pour lui, ce n'est pas seulement un pays, c'est tout un monde. Un monde imaginaire où les filles sont plus belles qu'en plein jour, où les gens vivent, dansent et rient plus fort, où la musique enivre... Un rendez-vous fixe avec le féérique, quoi...

C'est avec lui que je sors encore, de temps en temps. Son dernier SMS était on ne peut plus clair :

Lui : Ça fait au moins un mois et demi que t'as pas mis le nez dehors, mon vieux. Comme j'imagine que t'as les glandes qui réclament, je passe te prendre vers minuit moins le quart... On ira chasser au Vip's, comme d'habitude.

Le Vip's... Vous connaissez ? Pour s'y rendre, on peut pas se tromper : c'est en bas de la Grand-Rue, juste à gauche. À mi-chemin entre ici et là-bas, pour être plus précis. C'est la boîte bobo du centre-ville, le genre d'établissement où les pauvres font semblant d'être riches et où les riches s'habillent comme des pauvres... mais contrairement à ce que son nom pourrait indiquer, ça reste une boîte globalement décontractée, avec un côté déboutonné qui me convient bien et où la plupart des clients arrivent en titubant pour ne pas se faire remarquer. Dans cette foule remplie d'anonymes, on se sent vite chez soi, on rencontre des types de tous les sexes et des gourdes de trente ou quarante carats en grande quantité. Avec le Grand, au-delà du sexe non tarifé, on va y chercher un peu d'oubli et un lieu où l'agréable est très utile. Une sorte d'échappatoire de première instance, pour ne pas implorer. Histoire, aussi, de boire un coup en dégustant notre jeunesse et de s'abrutir en ne pensant plus... Oui, c'est ça, s'abrutir.

À l'heure annoncée, celui qui dit « automobile » pour dire « voiture », « soulier » pour dire « chaussure » et « chandail » pour « pull-over », est en bas de chez moi. Ponctuel, très élégant et propre comme du linge de clinique, comme toujours. Pour une fois, il ne pleut pas et une lune gibbeuse qui darde ses pauvres rayons nous escorte dans les rues désertes qui nous mènent jusqu'au night-club. Après avoir été accueillis avec déférence par les sévices d'ordre comme le sont les vieux habitués, nous descendons tranquillement la douzaine de marches qui mène au bar et à la piste de danse. Pour un jeudi soir, ça grouille. La boîte est fidèle à sa réputation : elle est remplie de dindes qui se tordent en cadence sur des rythmes épileptiques. Le bar, quant à lui, regorge de types miteux : d'un côté, des gueules d'AVC qui rotent leurs vies à des gniaces avinées en pensant les enrichir de leurs anecdotes... De l'autre, des névrosés qui étayent mutuellement les vicissitudes de leurs existences végétatives... La misère humaine, quoi. Oh, le spectacle ! C'est triste à dire mais le plus pénible dans cette boîte, c'est vraiment la musique. Pour vous donner une idée du marasme, quand on s'accoude au zinc avec le Grand et qu'on s'apprête à commander à la drôlesse en faction, le DJ passe du Gim's à la pelle. Du Gim's... Non mais vous

imaginez ? Passer en quatre siècles de Purcell à Gim's ? À part les chialeries d'un gosse ou les hurlements d'une mobylette trafiquée, y'a rien de pire à entendre. Comme si sa musique ne suffisait pas, y'a aussi ses paroles... Des trucs comme ça, en lisant l'annuaire et en y mettant le ton, je vous promets qu'on arriverait rapidement à un résultat nettement supérieur. Bref, après deux bonnes heures passées à observer cette population à bout de déclin et toute cette volaille qui met trop d'années à crever, un coup de coude discret, suivi d'une œillade, avertissent mon camarade que la soirée peut ne pas être complètement stérile. Sur la gauche de la piste, tout en se trémoussant gauchement sur le vacarme mécanique, une coquine me jette des regards veloutés qui en disent long sur ses intentions. C'est une pouffe frisottée légèrement en surpoids, avec des yeux de gastéropode et un cul à deux places. Elle est affublée d'un maquillage massif qui masque bien mal les reliquats d'un eczéma récent (les effets secondaires d'une séparation pénible, sans doute). Pour être honnête, j'avais aperçu ses loches avantageuses dix bonnes secondes avant tout le reste, quand elle est remontée des chiottes sans s'être lavé les mains. Du coup, pour la mettre en confiance, pendant quelques minutes, moi aussi je joue le jeu des œillades, en réciproquant (cherchez pas, ce mot n'existe pas). C'est ce que j'appelle tendre des collets. Mais avant de l'aborder, une autre épreuve m'attend : les trois cocktails que j'ai engloutis dans un bruit de siphon m'ont filé une envie de pisser irrépressible et je dois descendre aux gogues infernaux. À chaque fois que ça m'arrive, rien que d'y penser, j'en transpire. Ces chiottes ? Une purge, un schibboleth (on dirait pas mais c'est un bouquin pour érudits...) comme je n'en souhaite à personne. Dès que vous avez délourdé, les odeurs vous sautent à la gueule et vous piquent les yeux. Le sol est glissant, ça pue l'aigre, la vomissure tournée, la pisse frelatée et ça vous donne une certaine idée de l'enfer... Ma tâche péniblement accomplie (j'ai la prostate légèrement altérée et par conséquent la miction autant ralentie que saccadée), j'avise Thierry que je vais alpaguer la gueuse précédemment repérée. Adossée à un mur, passive comme une tranche de poisson pané, avec son regard gélatineux, je sens, je SAIS, qu'elle m'attend.

— Bonsoir Mademoiselle, je n'ai pas soif mais j'aimerais néanmoins vous offrir un verre. L'idée vous tente ?

— Ce verre, si on allait plutôt le prendre chez moi ? C'est bruyant ici et j'en ai ma claque.

Du rapide, hein ?! Un geste discret à l'attention de mon affidé, lequel n'a pas

perdu une miette du manège (il sait déjà que je lui raconterai la suite demain), et nous voilà partis.

— J’habite à deux pas.

Ça tombe bien, car la nuit est lacérée par un vent tellement violent qu’on jurerait qu’il pleut à l’envers.

Dans cette ville indisposée, les rues semblent pétrifiées, comme saisies par l’immobilité de l’hiver et il fait si froid qu’il ne manque que la neige. C’qu’on a à se dire en longeant l’enfilade des marronniers mis en haillons ? Que dalle, vous vous en doutez. Vous avez remarqué comme elles sont longues les minutes qui précèdent à la grande déconnade ? Franchement, à quoi elles riment, hein, ces fausses conversations qui meublent mal les béances de ceux qui n’ont rien à se dire ? À que dalle. Alors, je m’en passe. Ces jactances forcées, ces niaiseries prémoulées, c’est juste des codes sociaux à la con qui ne donnent même pas une fausse contenance avant que les chairs n’exultent. Nous parcourons quelques centaines de mètres, comme ça, sans causer, comme qui dirait à rebrousse-poil, avant d’arriver à son appartement... Avec pour seule compagnie le bruit que font nos pas sur le bitume glacé. Ce que j’ai en tête à ce moment-là ? Ben... juste ses seins.

— Nous y sommes ! murmure-t-elle avec une voix qui va plus vite que ses pensées.

L’entrée de l’immeuble est crasseuse à souhait et défigurée par des graffitis abjects. Quelques marches à monter encore et nous voilà à bon porc. Elle est petite, sa piaule. Ça sent l’encaustique, la vacuité et l’érémiste, cette « variété du pauvre » comme aurait dit Balzac. Nous posons avec empressement nos manteaux près d’une commode sur laquelle trône une pendule indiquant trois heures. Putain, déjà trois heures... Ça fait tard... Même pour baiser...

Il fait bon et une lumière faisandée, presque proustienne, nous nimbe lorsqu’elle assène cette sentence qui trahit parfaitement le démon qui l’habite :

— Manque-moi de respect et prends-moi !

— Euh... Tout de suite ?

— Même avant, si possible !

Trente secondes et un préservatif plus tard, ma main avant-coureuse partait à la conquête de ses formes généreuses... Ensuite ? Ben... le classique habituel quand y’a tout qui s’enchaîne : pendant que ses lèvres guident les miennes, mes